

# L'Abeille.

5me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

5me. Année.

VOL, V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 JANVIER 1853.

No. 17.

Mr. le Rédacteur,

Vous disiez dans votre avant dernier numéro que vous étiez aux abois et que la disette était dans la ruche de l'Abeille. En homme charitable et pour venir à votre secours, je me suis permis de vous envoyer les vers qui suivent, qui ne sont pas de ma muse, mais qui n'en amuseront pas moins vos lecteurs.

## LE SICILIEN EN CANADA.

Un soldat que de la Sicile,  
En Canada la guerre a transporté  
Cria hier, pour distiller sa bile :  
Ah ! quel pays ! quand reviendra l'été ?  
Où sont nos joyeuses vendanges ?  
Où sont nos fertiles moissons ?  
Où sont nos figues, nos oranges,  
Nos grenades et nos citrons ?  
Dans ce climat rien ne nous vivifie ;  
J'y vois languir les bons humains :  
Ah ! si je n'y perds pas la vie,  
J'y perdrai, contre mon envie,

Les oreilles, le nez, et les pieds et les mains.

Après la pluie, après la boue,  
On voit blanchir tous les chemins :  
Viennent bientôt les carosses sans roue,  
Et certains fers qu'on surnomme patins ;

On marche alors sur l'onde : ô merveille ! ô prestige !  
On la traverse sans danger ;

Mais moi, qui tremble à l'aspect du prodige,  
J'y marche à petits pas, du pied le plus léger ;  
Et pouf ! je glisse, et je fais la culbute.  
Loin de m'aider et d'être mon soutien,  
Chacun se moque de ma chute.

Ah ! quel pays pour un Sicilien !  
Quel sol affreux et quels tristes rivages !  
Des bois, partout des bois épais,  
Des animaux et des hommes sauvages ;

Quelques gros Allemands et de longs Écossais :  
Et quel langage ! Au mot le plus honnête,  
On répond par g...h suivi d'un dur you,  
Si je m'en fache, on me taxe de bête,  
Et si j'en ris, on me traite de fou.

Oui, mon pays seul est charmant !

Quand on le sent trembler ; c'est qu'il tremble de joie  
C'est qu'il est fertile et riant.

Voyez ici ces femmes et ces filles

Qui dans leurs petits bras portent des loups vivants  
Malgré leur figure gentille,

Sur leurs têtes je vois des renards menaçants.

Hélas ! on m'habille comme elles ;  
Et pour me mettre à leur façon,  
Je suis, grâce aux modes nouvelles,  
Chat par la tête, et par les mains ourson.  
Et peut-on voir des manières plus sottes !  
On met ici le feu dans des coffres de fer

Sur lesquels j'ai brûlé mes gants et mes culottes.

Enfin voilà ce qu'on appelle hiver.

Oui dans sa sagesse profonde,  
Ma bonne mère avait raison

De dire que bientôt j'irais dans l'autre monde,  
Pour n'avoir pas suivi sa prudente leçon.

P. H. C.

Il est bien entendu que si pour une raison ou une autre, vous ne jugez pas à propos de les reproduire,

je n'en demeurerai pas moins un de  
Vos constants lecteurs,  
F. E. N.

## BELLE ACTION DU JEUNE LATOUR.

(suite et fin)

Le lendemain, le jeune Latour se lève triste et pensif, car la scène du jour précédent était demeurée continuellement présente à son esprit. Latour avait pour son père tout le respect et toute la tendresse qu'un fils bien né doit avoir pour l'auteur de ses jours. Aussi, l'idée de lui résister et d'encourir sa disgrâce, le jetait-elle dans l'accablement. Plusieurs fois, il fut tenté de céder à ses instances, mais aussitôt la pensée de son devoir se dressait devant lui terrible et menaçante, et il rejetait promptement les résolutions que lui suggérait la piété filiale. Mais ce qui effrayait le plus ce jeune officier, c'étaient les suites funestes que pouvait avoir cette affaire. Il connaissait le caractère inflexible et déterminé de son père, et il savait que pour arriver à son but, il irait aux dernières extrémités, si cela était nécessaire.

Telles étaient les amères réflexions où était plongé notre héros, quand on vint lui annoncer que son père demandait une entrevue. Il commanda aussitôt de le faire entrer. Celui-ci parut, un instant après, et vint se placer en face de son fils qui s'efforçait de prendre un air serein. Mais malgré toutes ses précautions, l'œil pénétrant du père découvrit l'agitation qui bouleversait le fond de son cœur. Il résolut donc de tenter un dernier effort.

— "Je vois, mon fils, lui dit-il, que vous êtes revenu à de meilleurs sentiments depuis notre dernière entrevue. Vous avez enfin compris combien il était dur pour moi, votre père, de vous voir rejeter mes offres, mépriser mon autorité et détruire les espérances que j'avais fondées sur vous

Je vois avec un sensible plaisir que vous n'êtes point dominé par ce sot orgueil qui pousse la jeunesse à mépriser les avis des vieillards. Je ne saurais trop vous louer d'avoir suivi mes conseils ; plus tard, vous en tirerez des fruits abondants.

Mais allons, mon fils, le temps presse, achevez ce que vous avez si bien commen-

cé ; signez cet engagement (il avait tiré un papier de sa poche), et tout sera terminé."

Jusqu'ici, le jeune homme avait eu de la peine à retenir son émotion, mais aux dernières paroles de son père il fit un bond sur sa chaise: Quoi ! s'écria-t-il avec indignation, moi signer une trahison, moi renier ma patrie et mon roi ? Non ! Non ! ce que je vous ai dit hier, je vous le répète aujourd'hui : jamais je ne serai un traître ! M'avez-vous donc cru scélérat jusqu'à ce point ? Et c'est vous, vous mon père par le sang, qui me faites une telle proposition ? Oh ! que je suis malheureux de vous devoir l'existence !

Une apostrophe si foudroyante mit le père en fureur, et dans le transport de sa rage :

— Misérable ! s'écrie-t-il, en tirant son épée, j'ai voulu travailler à tes intérêts, tu as rejeté mes offres. Je me suis abaissé jusqu'aux prières ; tu les as dédaignées. J'ai eu pour toi tous les égards d'un père, j'ai employé tous les moyens de la douceur pour te fléchir ; tu as tout méprisé, tu as tout foulé aux pieds. Eh bien ! désormais tu n'abuseras plus de ma tendresse, fils ingrat que tu es. Sache que j'ai sous mes ordres une armée prête à marcher au premier signal. Ce que ni les prières ni les supplications d'un père n'ont pu obtenir de toi, ce fer te l'arrachera ; et tu sauras alors ce que c'est que d'outrager un homme comme moi. Au revoir, sur tes remparts ! " Il sortit.

" O ciel ! s'écria le jeune Latour après le départ de son père ! Infortuné que je suis, il me faut combattre l'auteur de mes jours. . . Oh ! mon Dieu, accordez-moi la fermeté dont j'ai besoin en cette occasion ; mais en conservant à la France la place que je défends, épargnez le sang de mon père. "

Appelant alors un de ses officiers : " Allez, lui dit-il, mettez la garnison sous les armes et voyez à ce que la place soit en état de soutenir un siège. " Puis après avoir examiné lui-même les préparatifs de défense, il alla se placer en sentinelle sur le haut de la tour.

L'armée anglaise ne se fit pas atten-